

Gérard Uniack

Quelques pas autour du beau

Nous remercions d'abord très chaleureusement Henryk Włodarczyk et Dominique, qui depuis tant d'années animent avec ténacité et enthousiasme la Société des Architectes polonais en France, entourés d'amis fidèles dont Christine Roux-Dorlut, Thaddée Nowak, nouveau président, et tant d'autres.

L'évocation du beau en prélude aux événements marquant le quarantenaire de la Société a été inspirée par le choix d'un sujet rassemblant autour des valeurs sensibles ceux qui pratiquent l'architecture et tous les arts, et ceux qui reconnaissent leur importance.

Le beau est une de nos plus hautes valeurs et la volonté d'en conserver les témoignages et de les protéger en est une des preuves, ainsi que leur valeur vénale. Mais les jugements sur ces valeurs sont variables selon les époques et les pays. Certaines périodes leur sont favorables plus que d'autres. Ce qui est présenté comme de l'art n'est parfois qu'un accompagnement décoratif et l'on dénie souvent à l'art toute appartenance au monde de l'esprit, même en des époques où il semblait prépondérant.

L'art est trop souvent considéré comme un accessoire de la réussite et soumis au régime du merchandising.

Le beau, dans son essence même, a été trop souvent mal compris et même en des temps que l'on aurait cru plus sensibles. J'en propose trois exemples.

L'un est donné par Blaise Pascal qui écrit « *quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux* » La peinture semblait être une simple copie exécutée avec plus ou moins d'adresse. André Gide et François Mauriac ont été horrifiés par ce jugement et relatent leur émotion, chacun dans son journal.

L'autre témoignage a été recueilli dans les Mémoires de Saint-Simon. Le Duc se promène un matin dans le parc du château de Versailles. Il est seul avec quelques jardiniers, des fontainiers et Le Nôtre, venu inspecter ses travaux. Le Nôtre n'aime pas les Grands et Saint-Simon n'aime personne. Mais ils se connaissent et s'apprécient. L'originalité de l'un plaît à l'autre.

Saint-Simon s'approche de Le Nôtre et lui fait compliment des aménagements du parc. Des massifs de fleurs surtout, dont les arabesques de couleurs le séduisent. Votre art est admirable....Le Nôtre l'arrête : ce n'est pas cela du tout mon art. Si je compose des fleurs c'est pour amuser l'œil des nourrices. En quoi donc consiste-t-il ? A peu de choses, à aider la nature. Et Le Nôtre évoque la première phase qui est observation des lieux. Assis sur un tronc d'un arbre abattu, il écoute ce que la nature lui murmure. Elle lui suggère des compositions. Là existe un sentier en direction du soleil couchant mais aussitôt interrompu, j'en ferai une large allée bordée de grands arbres et allant jusqu'au crépuscule. Une colline s'élève là et cache une vue admirable, je la ferai raser. Et il continue à décrire les aménagements qu'esquisse seulement le monde qui l'entoure. Il est en empathie avec lui. L'empathie est une des clés de l'art.

Saint-Simon a sans doute été déçu par les propos de Le Nôtre mais il les rapporte avec une grande honnêteté intellectuelle. Il est rare de trouver dans un texte l'essentiel de la pensée d'un grand artiste et les artistes se sont trop peu exprimés, sinon dans leurs œuvres.

Dans son « Traité du paysage » rare écrit d'un peintre, André Lhote décrit une scène dont il tire la leçon. Un car de touristes s'arrête devant une vue panoramique. Tous se précipitent devant le paysage, les appareils photos crépitent et ils repartent. Aucun n'a eu un regard pour le somptueux jeu de volume de quelques rochers auxquels ils tournaient le dos. Ils n'étaient pas au programme. Il faut apprendre à voir. Même leçon que celle donnée par Le Nôtre.

Qu'est-ce que le beau ? « *Le beau ne se démontre pas* » disait le philosophe Alain. Il ne s'explique pas, il ne peut être soumis comme les autres valeurs à des chiffres et à des formules, il est perçu et existe dans la foudre de l'émotion. Une émotion particulière, désintéressée, qui est abandon de soi-même, empathie total. Ce manque apparent de référence au monde intellectuel et à la raison contribue à dévaloriser les valeurs sensibles en un temps où règne le modèle mathématique. Le monde de la technique et sa rigueur rassurante l'a emporté sur celui fait d'intuition et de sensibilité. L'art a été coupé du monde de la pensée,; Leonard de Vinci le rappelait en son temps « *la pittura è cosa mentale* » et Hannah Arendt ira plus loin dans son affirmation « *la source immédiate de l'œuvre d'art est aptitude humaine à penser* ». Voilà une réflexion qu'il serait sage de commenter dans les Lycées, Universités et grandes Ecoles.

Comment le beau a-t-il été perçu au cours des siècles ? Quelle a été, très sommairement, son histoire ?

De la période préhistorique subsistent encore, malgré destructions et cataclysmes, de nombreux témoignages, peintures, sculptures, gravures sur pierre. Les fresques ont souvent un niveau de qualité sidérant et certains paléanthropologues estiment aujourd'hui que la longue pratique de l'art a fait plus pour le développement de l'intelligence humaine que la fabrication d'armes et d'outils. Durant des centaines de milliers d'années s'est affirmé un processus conduisant d'une réalité perçue à son expression dans la matière, par le développement continu de l'attention, de la mémoire et de la capacité d'abstraction dans une synthèse regroupant qualités manuelles et qualités intellectuelles.

De l'Antiquité, particulièrement riche en œuvres d'arts, nous ne retiendrons qu'un mot. Kagathos, contraction des mots grecs Kalos et Agathos, le beau et le bon. Cette contraction dévoile l'intimité du monde grec avec des valeurs aujourd'hui séparées, et l'importance du beau dans l'ensemble de sa culture. Au long des siècles suivants le beau reste très présent avec des formes et des sujets adaptés à l'époque.

Les artistes ont servi successivement les dieux, les rois, les puissants et, pour finir, l'égo de chacun.

Les dernières années du 19^e siècle et les débuts du 20^e furent marqués par des recherches passionnées dans tous les arts. Des révolutions éclatent : impressionnisme, tachisme, fauvisme, surréalisme et tant d'autres. Les inspirations nouvelles cohabitent et s'entraînent. Les compositions géométriques de Fernand Léger accompagnent les peintures de Balthus (Balthasar Kłosowski de Rola), dont les sujets souvent empruntés au réel le plus quotidien, en exprime la poésie cachée. Musique et architecture découvrent de nouveaux accords et de nouvelles formes. Gromaire le peintre et Mallet-Stevens l'architecte seront inspirés par des formes que la guerre leur a fait découvrir.

Ce fut une des plus riches périodes de l'histoire des valeurs sensibles.

Aujourd'hui de nombreux artistes travaillent avec obstination et exigence, maintenus dans l'ombre par incompréhension des valeurs qu'ils défendent.

Pourquoi n'est-elle pas plus appréciée et enseignée ? Le beau intéresse mais empathie et connaissance profonde, mis à part quelques cercles, restent faibles. La grande mutation du 19^e siècle, et qui ne fait que se

développer, entraîne la multiplication des sciences techniques au dépend des valeurs sensibles.

Tout se passe comme si l'esprit humain était affecté d'une bi-polarité. Le mutos et le logos, c'est –à-dire le cerveau de l'intuition, de la sensibilité, de la création et celui de la raison et de la logique rigoureuse donnant accès à la technique et à sa puissance. Cette dualité a été exprimée en d'autres termes par quelques personnalités.

Louis Armand opposait l'intelligence négociatrice à l'intelligence créatrice, en notant que seule la première avait droit de cité.

Pour Marc Riboud l'enseignement supérieur affaiblissait l'instinct des étudiants. Est également évoqué l'intelligence déductive face à l'intelligence intuitive.

Le Professeur Bouverot, physiologiste qui fut nobélisable, estimait que la grande attention accordée au QI, le fameux quotient intellectuel, faisait oublier le QE, quotient émotionnel, qu'il jugeait tout aussi important.

La part de l'esprit ouvert aux valeurs sensibles se trouve donc discréditée, mais elle reste vive, défendue par ceux qui partagent avec Baudelaire « l'immortel instinct du beau ».

Parmi eux, je citerai quelques écrivains et philosophes qui ont donné une vision de l'art et du beau hors des classements habituels par date, période et influence. Alain, Focillon, Henri Michaux, Georges Steiner, Marc Fumaroli, Yves Bonnefoy, Yves Michaud, François Cheng...

Je terminerai en évoquant deux exemples exceptionnels de communion avec les valeurs sensibles. Des siècles séparent Michel de Montaigne et une modeste paysanne auvergnate d'aujourd'hui.

Ses enfants l'ont obligé à remplacer les carreaux de terre cuite de la salle. Cassés, disjoints, ils faisaient des bosses et elle s'y prenait les pieds. Une chape de ciment les remplacera. Le maçon vient de le couler et la curiosité de la femme est devenue en un instant un sentiment de désespoir.

Le monde chaleureux qu'elle avait connu est devenu laid.

La vie a disparu.

Alors la paysanne se révolte. Elle ne s'appartient plus, elle empoigne des objets, des outils, des ustensiles de cuisines, un fer à repasser et court les imprimer avec force dans le ciment frais. Elle a métamorphosé le sol, la salle. La maison revit.

Quatre siècles plus tôt Montaigne avait connu la même émotion fulgurante ? Cette émotion que font surgir les valeurs sensibles, de l'architecture à la poésie, de la peinture à la musique. « ...*la bonne, la suprême, la divine poésie, est au-dessus des règles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté, il ne la voit pas, non plus que la splendeur d'un éclair : elle ne pratique point notre jugement, elle le ravit et ravage* ».

Ce témoignage est un appel à défendre les valeurs sensibles insuffisamment reconnues mais indispensables aux hommes et plus que jamais menacées.